

continuer sa marche. Toutefois, on découvrit bientôt que Torres avait usé de supercherie pour s'échapper avec plus de facilité. Quoique la nuit fût fort sombre, Elorza se mit à sa poursuite, pour lui demander raison d'un procédé si peu honorable; il le rejoignit à peu de distance, et Torres lui ayant donné pour excuse « qu'il avait été contraint, par ses soldats, au parti qu'il avait pris, » un détachement fut chargé de conduire ce commandant devant Acebedo, pour répondre aux demandes qui lui seraient adressées. Pendant que ceci se passait, la Colonne qui poursuivait dans sa fuite le reste du bataillon de Torres, arriva à une traverse où le chemin se divise en trois branches; là, elle prit une fausse route, et ne reconnut son erreur que trop tard pour la réparer. Elorza, qui était à sa tête, considérant que la troupe avait fait sept lieues, et que l'obscurité de la nuit contrariait ses vues, se décida à rétrograder et revint prendre du repos à Ginzo.

Le résultat de cette surprise valut aux divisions nationales, huit mille cartouches, trois caissons de guerre, plusieurs chariots de pain, quelques chevaux et autres objets. Cinq officiers, parmi lesquels se trouvait le commandant Torrès, et plus de cinquante soldats, fu-

rent faits prisonniers ; on donna des passe-ports aux premiers ; les soldats, dont le plus grand nombre appartenait au bataillon de Vittoria, se réunirent avec joie, à ceux de leurs compagnons d'armes qui faisaient partie de la Colonne volante.

Les divisions, après avoir traversé Monterrey et autres villages, arrivèrent à Verin ; le 6, instruit que l'arrière-garde de l'armée du comte de San-Roman, en était partie depuis peu, la colonne de chasseurs, aux ordres d'Espinosa, se mit à leur poursuite. En peu d'instans, les miliciens furent rejoints et mis en déroute ; un grand nombre furent faits prisonniers, les autres se sauvèrent sur les hauteurs. Comme il fallait marcher de nuit, on allait beaucoup plus lentement ; toutefois Espinosa, actif, serein, infatigable, et dirigeant sa marche à travers les montagnes, donnait aux officiers et aux troupes, l'exemple de la résignation à souffrir. Il était dix heures du soir, lorsque la colonne arriva au village de San-Christobal. Les maisons étaient remplies de miliciens, et il est impossible de concevoir comment plusieurs officiers se trouvant avec eux, personne n'eût songé à établir des postes avan-

cés ; on leur fit quatre-vingts prisonniers, dont trois officiers.

Le 7, l'armée nationale fit de nouvelles recrues ; le lieutenant Gasque, du deuxième léger d'Aragon, vint se réunir à elle, dans le village de Laza, et lui amena dix-sept hommes de ce corps.

Le 8, le capitaine Alonzo, qui allait toujours à l'avant-garde, avec quarante hommes d'Aragon, se mit à la tête de la colonne de chasseurs, après avoir passé la Cauda. En descendant un coteau qui conduit à Castille, il rencontra cent cinquante miliciens qui paraissaient disposés à défendre le passage ; mais Alonzo leur ayant fait connaître qu'il était important qu'il exécutât l'ordre qu'il avait reçu de se rendre à Aciveros, où était le comte de Torrejon, avec lequel il devait se concerter sur les moyens de faire passer une lettre au comte de San-Roman, les miliciens se retirèrent. Toutefois, d'autres obstacles s'opposèrent depuis à ce qu'Alonzo remplît cette mission.

Le 9 mars, l'armée se mit en mouvement à midi. La première division fut dirigée sur le Requejo ; mais en arrivant à Padornelo, on aperçut les troupes de San-Roman, comman-

dées par Torrejon, et placées dans une position avantageuse. Une partie de celles-ci couvrait la route royale, et l'entrée du village; l'autre partie, à la droite de ce même village, appuyait sa gauche sur lui; enfin, la troisième un peu plus avancée, avait sa droite appuyée sur une montagne assez élevée, mais cependant accessible. Les forces nationales s'élevaient à quatre cent cinquante hommes, répartis ainsi qu'il suit : Deux compagnies de Castille; deux de Grenade; une d'artillerie; une de Vittoria, et une autre d'Aragon. L'ennemi comptait dans ses rangs, cinq cents hommes, divisés en six compagnies choisies, de grenadiers, de chasseurs, et de fusiliers.

Le commandant général ordonna que les deux compagnies de Grenade s'emparassent immédiatement de la hauteur qui dominait l'ennemi, et que celui-ci, malgré l'extrême importance de ce point, avait négligé d'occuper. La compagnie d'artillerie fut placée sur une hauteur, à la gauche de la route, afin de soutenir la compagnie de Grenade. La compagnie d'Aragon, soutenue par celle de Vittoria, suivit le grand chemin; et la compagnie de Castille fut laissée en réserve, à la droite de l'artillerie. Le comte de Torrejon, après avoir observé tous ces

mouvemens, chargea, mais trop tard, une compagnie d'aller s'établir sur la hauteur; s'apercevant néanmoins qu'il serait nécessairement enveloppé s'il conservait la position qu'il occupait maintenant, il abandonna son projet et se retira. La compagnie de Castille continua à avancer par le chemin, et celle d'artillerie par la montagne, soutenant l'aile gauche de Grenade. En ce moment, Acebedo, que ses aides de camp venaient de quitter pour porter ses ordres, voyant fuir les miliciens, et emporté par l'excès d'un zèle qui allait devenir si funeste à lui-même et à la patrie, s'élança, seul, et traverse au galop le village de Padornelo. A peine en est-il sorti, qu'il rencontre les miliciens en désordre; son chapeau à la main et l'épée dans le fourreau, il s'écrie alors : « Enfans, ne sommes nous donc pas frères? Quelle fatalité nous divise! Abandonnez ces hommes qui, pour satisfaire leur coupable ambition, vous arrachent à votre patrie; entendez les cris de vos pères qui vous rappellent dans le sein de vos familles..... » Livré à ces douces illusions, et tout entier à la flatteuse espérance de ramener ces hommes à la raison et à la patrie, il était loin de soupçonner que sa confiance l'eût entraîné au milieu de ses assassins, lorsque plusieurs

d'entre eux, qui s'étaient cachés derrière une palissade vers laquelle il s'avancait seul et sans armes, firent feu sur lui et lui traversèrent la poitrine de trois coups de fusil ; il était tombé de cheval et respirait encore, à l'instant où ces scélérats, accourant pour lui ôter un reste de vie, et pour le dépouiller, aperçurent les volontaires d'Arragon qui sortaient du village et arrivaient à toute bride ; ces braves soldats ne pouvant contenir leur indignation et leur fureur, à l'aspect d'un forfait aussi lâche, se précipitèrent sur les brigands, en blessèrent plusieurs, dispersèrent les autres, et revinrent ensuite, livrés à la plus profonde douleur, donner à leur général expirant tous les secours qui étaient en leur pouvoir ; mais, dès lors, tous ces secours étaient devenus inutiles ; étendu à terre, baigné dans son sang, les yeux mourans et le visage décoloré, Acebedo ne put faire entendre que ces dernières paroles, qui exprimaient si bien l'unique pensée de toute sa vie : « En avant, mes enfans ; ne vous occupez point de ma dépouille mortelle ; vive la liberté nationale. » Ainsi mourut ce nouvel Épaminondas, sur le champ de bataille d'où fuyaient, au même instant, les ennemis de sa patrie. Cette journée du 9 mars 1820, sera

éternellement , et de plus d'une manière , célèbre dans les fastes de l'Espagne. A l'instant où s'accomplissait , à Madrid , la révolution qui lui a rendu sa liberté , sa gloire , et le rang qui lui appartient parmi les peuples civilisés , Riego , poursuivi par O-Donnel (1) , fuyait à travers les montagnes. Freyre , Campana , Valdès , assassinaient à Cadix les citoyens paisibles et désarmés ; et Acebedo , scellait de son sang généreux , la liberté , dont les fiers accens se faisaient entendre , pour la première fois , après plusieurs siècles , sous les murs du palais des rois d'Espagne.

(1) Des Espagnols , bien instruits des affaires de leur pays , pensent que les instrumens même du despotisme , connaissant bien , à cette époque , l'opinion nationale , et ne pouvant se défendre eux-mêmes d'une admiration secrète pour le sublime dévouement de ces premiers soldats de la liberté , ne voulurent jamais leur ruine ; mais qu'obligés d'obéir aux ordres de la cour , ou de résigner leurs emplois , la conduite que quelques-uns d'entre eux tinrent alors , leur parut être un terme moyen entre ces deux nécessités. En effet , ce n'est guère qu'ainsi qu'il est possible d'expliquer comment existent encore ces trois cents héros de l'Espagne , qui , sans cesse environnés de six à sept mille hommes , pouvaient , à tout instant , être anéantis par une seule manœuvre de leurs ennemis.

Au bruit des coups de fusil qui venaient de priver la patrie d'un de ses meilleurs citoyens, la colonne d'attaque doubla le pas et entra dans le village. A l'instant où elle apprit la mort de son général, un seul cri, un cri terrible et unanime se fit entendre : « vengeance, vengeance ! » On fit vainement observer que le comte de Torrejon réunissait sur une hauteur voisine les miliciens dispersés : rien ne put arrêter l'impétueuse fureur des soldats ; ils demandent, ils ordonnent le combat. Aussitôt les tambours battent la charge, et les trompettes et tambours de toute la ligne leur répondent. La colonne, en triplant le pas, est déjà arrivée à la moitié de la hauteur ; avide de vengeance, elle est près d'en atteindre la cime ; mais Torrejon, épouyanté de tant d'intrépidité et d'audace, et n'attendant plus son salut que d'une prompte fuite, abandonne à la fois, son poste et son armée. Le feu des bataillons d'Arragon et de Vittoria disperse, encore une fois, les miliciens qui ne songent plus qu'à sauver leurs jours. A l'exemple de leur général, ils prennent la fuite ; mais une compagnie de Castille, commandée par le capitaine de grenadiers D. José Navas, et Alonzo avec ses quarante hommes d'Arragon, s'élancent à leur poursuite. Le

capitaine Aranda , à la tête de sa compagnie , et de concert avec le bataillon de Vittoria , commandé par le capitaine Solikouski , se place sur les hauteurs , dans le dessein de couper le passage à la compagnie ennemie , laquelle s'étant séparée du reste de son armée , ne pouvait plus se réunir à elle. Cette compagnie ainsi coupée , changea sa direction ; passa le ruisseau du Requejo ; et rendit les armes au moment où le lieutenant D. Jaïme Mas , et le sous-lieutenant D. José Mola , allaient la poursuivre , avec vingt hommes du bataillon de Grenade.

Cependant les deux compagnies de ce bataillon marchaient sur les traces de l'ennemi ; bientôt elles rencontrèrent leurs camarades d'Arragon et de Castille sur les bords du Requejo ; réunies à ceux-ci et à vingt soldats , commandés par un lieutenant et un sous-lieutenant , elles s'emparèrent ensuite de six chariots chargés de vivres , après avoir dissipé l'escorte qui les accompagnait.

De son côté , Espinosa ayant reconnu qu'il n'y avait plus de miliciens réunis , fit battre la générale sur toute la ligne ; rassembla toute sa division en une heure ; fit passer les prisonniers à l'arrière-garde ; et dirigea sa marche sur le Requejo , avec toute la précaution possible. L'ar-

tillerie arriva cette même nuit ; et cette division qui avait passé la nuit à Padornelo , se mit en marche , dès le lendemain , pour Pedralva , marchant à une petite demi-lieue de la première. Le commandant général donna ordre au capitaine Alonzo de partir en courrier pour la Corogne , afin d'instruire la Junte des mouvemens de la troupe ; de la retraite de l'ennemi sur les Castilles ; et de l'irréparable perte faite par l'armée , dans la personne de son général , tué à Padornelo. Toutefois , ne se croyant pas autorisé , sans un ordre exprès de la Junte suprême , à entrer dans les Castilles pour y poursuivre l'ennemi qui se retirait à Bénavente , il suspendit sa marche jusqu'à ce que cet ordre lui fût parvenu.

Le 12 mars au matin , on apprit , par des voyageurs qui arrivaient de Madrid , que les forces du comte de San-Roman s'élevaient à environ quatre mille cinq cents hommes , tous dans le plus grand désordre , et dont un grand nombre manquaient d'armes. On fut informé , par les mêmes voyageurs , des désertions et des pertes de tout genre qu'il avait éprouvées les jours précédens. Les forces de ce général étaient les mêmes que celles qu'il avait à Orenze , mais il fallait y ajouter les régimens de Lugo et

de Mondogniedo; le premier bataillon de Vittoria, et quatre-vingts hommes de cavalerie que lui avait envoyés le capitaine général de la Castille Vieille, quoique celui-ci eût, lui-même, besoin de conserver des forces, tant pour se défendre contre les mouvemens populaires qui commençaient à se manifester à Valladolid, que pour porter des secours à la Navarre, menacée d'un soulèvement général, depuis le retour de Mina.

Le comte de San-Roman, obstiné à défendre une cause qu'il avait déclaré naguère avoir en horreur, usait des moyens et des artifices les plus honteux pour rendre les troupes nationales suspectes et odieuses au peuple. Fidèle au système adopté dans tous les pays, par les ennemis de la liberté, tantôt il menaçait le peuple de l'intervention de l'étranger, tantôt il le flattait de ses secours; et ce fut sans doute dans l'intention de s'assurer un appui ou un asile dans le Portugal, qu'il entra sur le territoire de ce pays, et s'aboucha avec le capitaine général de la province de Tras-los-Montes; en un mot, il ne négligea aucun des moyens de priver de tous les bienfaits que devait lui assurer le régime constitutionnel, une nation à laquelle il avait déjà coûté tant de sang et de

larmes. En effet, c'était lui qui avait proposé de mettre sous les armes toutes les forces de la Galice, pour environner de toutes parts et détruire la colonne volante : c'était lui qui avait prodigué les noms les plus infâmes à ceux-là même dont il avait, dans d'autres temps, recherché avec empressement et cultivé l'amitié, et auxquels il a écrit ensuite pour essayer de se disculper ; c'était lui qui, sous prétexte d'assurer la subsistance et l'entretien de ses troupes, s'était rendu coupable de nombreuses malversations, et avait dilapidé les fonds publics ; c'était lui qui avait allumé la guerre civile dans la Galice ; c'était lui enfin, qui, ayant pu se couvrir d'une immortelle gloire, en demeurant fidèle à ses anciennes opinions et à ses promesses, avait préféré, à l'honneur d'avoir proclamé, le premier, dans cette province, la liberté de sa patrie, l'opprobre et les remords qui, tôt au tard, sont le partage des traîtres.

Le bruit qui se répandait au quartier général et dans la plupart des villes et des villages de la Galice, qu'une nombreuse armée Portugaise se disposait à entrer en Espagne ; la certitude qu'on avait acquise, en effet, que le quartier général de cette armée avait été transféré à *Chaves*, et que des troupes s'approchaient des

frontières, déterminèrent le commandant général Espinosa à envoyer à Braganes son aide de camp D. Francisco Elorza, avec des dépêches pour le général portugais Silveyra, comte d'Abrantès, afin de connaître, d'une manière précise, la cause de ces mouvemens. Ce général reçut Elorza, avec les témoignages d'une extrême affection, et lui déclara, dans les termes les plus flatteurs, « que le commandant en chef de l'armée nationale espagnole n'avait rien à craindre de sa part ; que les mouvemens qui avaient inquiété ce général n'avaient d'autre objet que de maintenir la tranquillité de la province dont le commandement lui était confié, et de défendre ses habitans des violences, déjà exercées contre quelques-uns d'entre eux, par plusieurs soldats de la division du comte de San-Roman. » Ces paroles de paix rassurèrent pleinement Elorza, qui se hâta d'en informer son général. En arrivant au camp portugais et en le quittant, il avait reçu des officiers et des soldats l'accueil le plus affectueux, ce qui confirma l'opinion où l'on était depuis long-temps, que les principes de l'insurrection espagnole étaient partagés par toute l'armée portugaise.

Le 12, à quatre heures de l'après-midi, et lorsqu'enfin les nouvelles de Madrid étaient pu-

bliques et qu'il ne restait aucun moyen de les dissimuler, on vit arriver en courrier, au quartier général, le marquis de Boveda, porteur d'une lettre du comte San-Roman au commandant général Espinosa, et de deux circulaires du ministre de la guerre, en date des 6 et 7 mars. Dès que cet envoyé parut, les troupes se mirent en bataille, et il leur fit savoir « que le roi avait résolu de prêter serment de fidélité à cette même Constitution pour laquelle elles combattaient depuis si long-temps et avec tant de vaillance ; qu'en conséquence, les hostilités devaient cesser à l'instant. » Cette nouvelle fut reçue avec les démonstrations de l'allégresse la plus vive et la plus unanime ; mais, toutefois, on était tellement en garde contre la perfidie de la cour, qu'on ne négligea, dans ces premiers momens, aucune des précautions que commandait la prudence, pour se préserver de toute surprise. Trois fois les cris de *vive le roi constitutionnel !* retentirent dans les intervalles des salves de l'artillerie. Un courrier fut dépêché sur-le-champ à la Junte suprême, pour l'informer d'un événement aussi inattendu, et lui demander ses ordres. Des dispositions nouvelles, plus actives et plus sévères qu'elles ne l'avaient été encore, furent prises ensuite,

et la vigilance extérieure des avant-postes fut redoublée.

Le lendemain 13, le comte de San-Roman, en réponse à une lettre que lui avait adressée, la veille, le commandant général Espinosa, manda à celui-ci, d'un ton assez impérieux et surtout assez ridicule, dans l'humiliante position à laquelle il était réduit : « que, puisque le roi avait prêté serment à la Constitution, il fallait que les troupes que lui, Espinosa, avait sous ses ordres, prêtassent le même serment, pour que la circulaire du ministre de la guerre reçût son entier effet. » C'était véritablement un inconcevable égarement d'amour-propre et d'impudence, que celui par lequel San-Roman, ayant perdu le droit de commander et celui d'être obéi, osait donner, à ceux qui l'avaient poursuivi jusqu'à Benavente, les armes dans une main et la Constitution dans l'autre, l'ordre de jurer fidélité à cette loi fondamentale de l'état, pour l'établissement de laquelle ils exposaient tous les jours leur vie, et que lui, San-Roman, n'avait cessé d'outrager depuis le 21 février.

Le 16 mars, le quartier général fut transféré à Sanabria, où la première division entra le 17, à onze heures du matin. Le gouverneur de

cette ville se présenta, dans l'après-midi, chez le commandant général Espinosa, pour lui offrir, « non comme gouverneur, disait-il, mais comme particulier, tout ce qui pourrait lui être utile. » Espinosa lui fit, aussi comme particulier, les mêmes protestations de services; mais, en sa qualité de commandant général de l'armée nationale, il lui ordonna de garder les arrêts chez lui, sans préjudice des poursuites auxquelles sa conduite pourrait avoir donné lieu. La seconde division demeura à Pedralva, et, cette même nuit, on reçut les ordres de la Junte, qui déterminaient les points qui seraient occupés par les deux divisions.

Les jours suivans elles continuèrent leur route jusqu'à Montfort de Lémos, où elles arrivèrent dans l'après-midi du 22; elles y furent accueillies avec des transports de joie, aux cris de *vive la Constitution*, et au bruit des cloches, car la terreur ne comprimait plus les âmes, et chaque citoyen osait librement exprimer sa pensée. La nuit se passa en feux d'artifice et en réjouissances. La troupe se reposa une journée entière dans ce village, où l'on voyait accourir de toutes parts les habitans voisins, et tous ceux qui, n'ayant point encore prêté le serment de fidélité à la Constitution, témoi-

gnaient le plus vif empressement de remplir ce devoir entre les mains du commandant général.

Après avoir marché pendant toute la journée du 24, l'armée entra, le 25, à une heure après midi, dans la ville de Lugo, dont la garnison, composée du sixième régiment de marine, de deux bataillons de Burgos, et d'une partie de celui de Grenade, s'était formée en bataille sur la route, pour y attendre l'armée nationale; elle y fut reçue avec les transports accoutumés, et saluée du nom de *Libératrice de la patrie*.

Le 26, l'armée fut passée en revue par le Commandant général, et termina ainsi les nobles et nombreux travaux qui avaient signalé sa courte, mais si glorieuse existence. L'Espagne a déjà placé les immortelles actions des Espinosa et des Acebedo à côté de celles des Quiroga, des Riego, des Arco-Aguero, etc.; et, tous ensemble, elle les a salués du nom de Héros de la Patrie. L'histoire et la liberté confirmeront cette éclatante marque d'honneur, qui, bien différente des monumens imposteurs élevés au despotisme par la servilité, attestera aux siècles à venir l'admiration qu'inspirèrent à leurs contemporains les vertus civiques de ces guerriers citoyens, et l'éternelle reconnaissance attachée à leurs importans services.